



Le dépotoir du palais épiscopal

Lucy Vallauri, Jean-Marie Michel

► To cite this version:

Lucy Vallauri, Jean-Marie Michel. Le dépotoir du palais épiscopal. Fixot (M.) (dir.). Le groupe épiscopal de Fréjus, 25, Brepols, pp.248-268, 2012, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 978-2-503-54763-3. halshs-00817643

HAL Id: halshs-00817643

<https://shs.hal.science/halshs-00817643>

Submitted on 21 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE
PUBLIÉE PAR L'ASSOCIATION POUR L'ANTIQUITÉ TARDIVE

25

**LE GROUPE ÉPISCOPAL
DE FRÉJUS**

Sous la direction de Michel Fixot

BREPOLS

Légende de la photo de couverture : Le groupe épiscopal, vue du sud (© Région Provence-Alpes-Côte d’Azur, Inventaire général, M. Heller).

© 2012 Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2012/0095/173

ISBN 978-2-503-54763-5

Printed in the E.U. on acid-free paper

Le livre a été composé et mis en page par Hélène Mella (NHA, Six Fours les Plages)

le mur oriental du corps de bâtiment occidental dans lequel les arcs diaphragmes soutenaient l'étage de l'officialité et le tracé de l'ancienne façade occidentale de la *domus*, rasée au XIV^e siècle pour effectuer ces transformations. La fondation puissante de celle-ci pouvait aisément servir de stylobate aux supports élevés en bordure de la cour intérieure (voir *infra*, chap. 7). Serait ainsi intervenue une sorte d'inversion puisque le portique appuyé extérieurement contre la façade « romane » en direction de l'ouest, aurait été reconstruit devant la façade intérieure sur cour « gothique ». Mais ce portique n'était pas encore celui qui est mentionné en 1740, reporté plus à l'est, et qui desservait la porte de l'église ouverte dans le mur sud de la deuxième travée (voir *supra*, chap. 2 et *infra*, chap. 7).

C'est certainement en rapport avec la construction du portail de l'église, en 1530, qu'il faut placer la conception de la nouvelle entrée principale du palais épiscopal, située jusqu'à cette date dans l'aile est, depuis l'époque médiévale au moins, complétée par une autre dans l'aile sud (voir *infra*, chap. 7). Réalisée un peu plus de trente années plus tard, la campagne entreprise confirma la réorientation totale des accès aux bâtiments composant le groupe épiscopal, établissant une meilleure correspondance entre le palais d'une part et la cathédrale avec son baptistère d'autre part, ce qui plaçait dorénavant dans une situation un peu marginale le cloître, déserté par les chanoines qui n'y pratiquaient plus la vie commune. De ce point de vue, le recentrement intervenu est sans doute révélateur aussi de la rivalité permanente entre l'évêque et le chapitre. L'entrée du palais fut composée d'un portail aménagé par le percement du mur d'enceinte médiéval. Il était suivi de cette cour intérieure dégagée par l'éventration de la salle ancienne. À la suite, il fallait franchir un passage couvert, élevé sur le tracé de l'ancien portique, pour gagner la cour centrale. Par voie de conséquence, un réaménagement des circulations intérieures était nécessaire. C'est ce à quoi répondit la construction de l'escalier en vis à noyau creux qui desservait les étages (fig. 134).

Bien connu par le plan de E. Lantoin, cet escalier monumental fut implanté à l'articulation des ailes ouest et sud du palais. Par le même E. Lantoin, il fut détruit en 1825. La fouille effectuée en 1988 retrouva ses fondations sur l'exakte moitié occidentale de l'emprise initiale qui avait dessiné un carré de 7 m de côté (fig. 130 et 131). Elle faisait saillie sous la façade actuelle reconstruite sur l'aplomb de l'ancienne façade « romane ». Au XVI^e siècle, les terrassements préalables firent retrouver les deux caves comblées deux siècles auparavant. Les fondations profondes de la cage d'escalier y furent logées, en coupant respectivement les angles sud-ouest et nord-ouest de chacune par une maçonnerie de plan approximativement concave, selon le tracé intérieur de la cage. À cette occasion, il fut procédé à l'enlèvement d'un volume de terre équivalant environ à la moitié du comblement initial, et donc à la moitié du matériel céramique qu'il contenait, ce qui explique qu'aucune forme ne soit parve-

nue complète (voir *infra*). Ce qui en a été recueilli précise néanmoins la date à laquelle intervint la reconstruction médiévale de cette aile occidentale, dans la décennie qui précède le milieu du XIV^e siècle. Les fondations du noyau furent placées à une distance de 1,30 m des fondations de la cage. Elles affleuraient à la cote moyenne 19,60 m. Sur elles, était conservée la première assise de l'élévation, marquée à son couronnement par une moulure torique, dont la surface était cotée à 19,98 m, déterminant un noyau de 1,70 m de diamètre. Mais aucun départ des marches, larges de 2 m, ne subsistait. En revanche, un curieux dispositif intérieur n'a pu être caractérisé en raison de son étroitesse accentuée par l'appui de la nouvelle façade. De plan carré, de 1 m de côté, une sorte de regard occupait le centre du noyau. Surélevé par rapport au sol constitué d'un niveau de mortier régularisant la surface, son rebord était coté à 19,88 m. Au centre s'ouvrait une cavité circulaire qui laissait entrevoir un volume vide, peut-être une citerne.

4 – LE DÉPOTOIR DU PALAIS ÉPISCOPAL : LA CÉRAMIQUE (Lucy Vallauri, Jean-Marie Michel)

Un important lot de vaisselles a donc été recueilli lors de la fouille de deux silos maçonnés retrouvés dans les dépendances du palais épiscopal selon son état apparu au XIII^e siècle. Ces deux caves furent remblayées au moment où d'importantes restaurations furent entreprises afin de donner une nouvelle configuration à cette résidence. Malheureusement le comblement très homogène a été partiellement excavé au XVI^e siècle pour la construction d'un grand escalier en vis desservant les étages, époque à laquelle l'aile occidentale fut remodelée pour accueillir la grande entrée du palais (voir *supra* et *infra*, chap. 7). Les fondations plongèrent profondément dans le remblai pour rechercher un appui solide. On peut estimer qu'un tiers du volume a disparu nous privant ainsi de la reconstitution de pièces complètes. De beaux verres, gobelets et fioles, accompagnaient ce lot de vaisselle de terre, qui confirment la qualité de ce dépotoir issu d'un site privilégié de consommation⁶⁰. La présence de cinq monnaies, toutes datées de la fin du premier tiers du XIV^e siècle, vers 1335-1340, oboles de Robert II d'Anjou, deniers d'Orange, conforte la datation de ce rejet exceptionnel à plus d'un titre. Ce contexte clos, le premier d'importance découvert en Provence orientale, permet de comparer les divers approvisionnements, d'origine régionale et d'importation, avec ceux déjà répertoriés à Arles, Marseille, Hyères, Aix-en-Provence, Orange ou dans

60. D. Foy, F. Sennequier, À travers le verre, catalogue de l'exposition, Musée archéologique de Rouen, 1989, notices 202, 222 ; J.-M. Michel, *Céramiques et verre du palais épiscopal de Fréjus (XIV^e siècle)*, dans *L'église et son environnement*, dir. M. Fixot, L. Vallauri, Aix-en-Provence, 1989, p. 88, fig. 63-65.

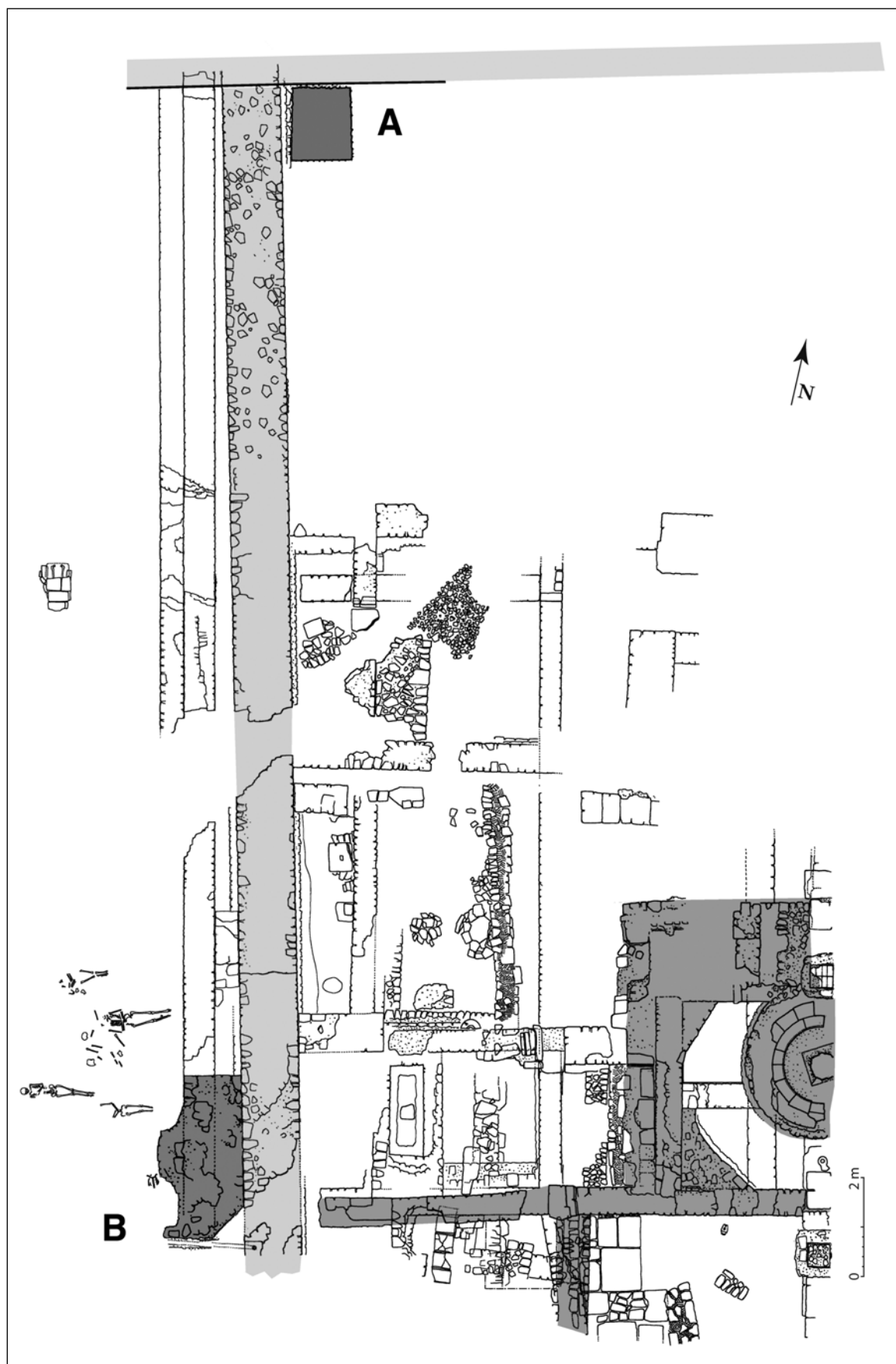


Fig. 134 – Place Formigé, plan d'ensemble (en grisé, vestiges du palais d'Époque moderne) ; A : latrines ; B : fondations de la fontaine (XIX^e siècle), (relevés et dessin S. Roucole).

la cité pontificale d'Avignon⁶¹. La spécificité de cet ensemble s'est révélée dès les premiers comptages, par l'omniprésence de céramiques issues de la proche Italie.

Le matériel fragmenté, regroupe 4483 tessons soit un nombre minimum d'individus (NMI) estimé à 120 grâce aux remontages des formes. Le double comptage, réalisé en nombre de tessons et en NMI, montre globalement une corrélation des chiffres. Le rapport entre les importations et les productions régionales, exprimé en pourcentage, est pratiquement identique à 5% près. Les nuances sont par contre davantage perceptibles à l'intérieur de chaque catégorie. Elles peuvent résulter de la différence du coefficient de fragmentation. C'est le cas de la céramique glaçurée de l'Uzège et de la majolique pisane, plus importantes en nombre de tessons car les pâtes fines et dures se sont davantage fragmentées.

Le faciès céramologique de ce dépôt est particulièrement remarquable, dans la composition même du vaisselier qui compte essentiellement des pichets et des vaisselles de table émaillées, reflétant l'aisance et le raffinement de la vie au palais épiscopal. L'importance des céramiques importées, qui atteignent 70 % de l'ensemble, est tout autant exceptionnelle, en regard des autres ensembles connus en Provence. Mais il s'explique par la proximité de l'Italie, grand fournisseur de céramiques, dont les produits ont circulé par cabotage. La concurrence avec ceux de la péninsule hispanique, catalans ou valenciens en découle sans doute. Elle est cependant assez normale en ces premières décennies du XIV^e siècle, où Pise domine encore le marché avant d'être supplanté par Valence⁶². Le manque total, dans ce contexte, de services « dorés » au lustre métallique et au bleu de cobalt est cependant à souligner. Faut-il y voir aussi un choix et un goût délibéré pour « le vert et brun » qui donne une si belle unité à ce lot ?

En ce qui concerne l'approvisionnement en céramiques communes, simplement vernies au plomb, une remarque s'impose aussi, car elles sont diffusées depuis l'Uzège dans le Gard. L'absence de grands centres de productions dans

l'entourage immédiat de Fréjus, du moins à cette époque, en est certainement la raison, avant que de l'artisanat potier dans la ville ou à Biot ne prenne son essor à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle

Les productions provençales et languedociennes

Les céramiques grises, cuites en réduction et sans revêtement de glaçure, sont pratiquement inexistantes. Elles se résument à quelques fragments de bords de deux pégaus à fond plat et d'une marmite grise sans doute d'origine locale, en pâte sableuse contenant du mica (fig. 135). Leur rareté s'accorde avec la période chronologique considérée, où l'emploi de la glaçure plombifère et de l'émail stannifère sont en usage depuis le début du XIII^e siècle, à Marseille et dès le milieu du siècle dans la plupart des officines de la Provence et du Languedoc⁶³.

Un petit lot de 177 tessons, soit 10 objets, en pâte rose ou rouge bien cuite, contenant des grains de quartz et des particules de mica, portent un revêtement de glaçure jaune verdâtre (fig. 136). Il regroupe des pichets à col court et bec pincé, peu ventrus et un plus élancé à haut col et anse cannelée (fig. 136, n°1-3). Ces vases pour le vin ou l'eau, sont recouverts uniquement à l'extérieur. Une coupelle à marli et une écuelle hémisphérique (fig. 136, n°6-7) sont vernies à l'intérieur en vert. En dehors de ces pièces pour le service de table, figure un col de péga pour la cuisson (fig. 136, n°4). Au vu de l'argile, ces pâtes assez grossières, déjà identifiées dans le fossé du site de l'Hôpital, pourraient provenir d'un atelier local ou régional, dont la localisation reste à découvrir.

Force est de constater, une fois de plus, la présence des vaisselles culinaires en pâte claire glaçurée de Uzège qui témoignent de la position éminente qu'occupe le centre producteur de *Saint-Quintin* dans le marché médiéval, et ce, malgré son éloignement. Cet engouement pour les produits réfractaires, résistants et de bel éclat, est bien illustré par un texte de 1363, dans lequel le clavaire de l'évêque de Fréjus inscrit scrupuleusement, au titre des dépenses de la maison épiscopale, l'achat de deux grandes marmites de Saint-Quintin, distinguant avec précision l'origine des marmites parmi tant d'autres anonymes⁶⁴. Il n'est donc pas étonnant de retrouver parmi les 12 objets identifiés, soit 10 % de l'ensemble, ces marmites si légères aux anses cannelées, à fond bombé et à col droit terminé par une lèvre aplatie ou en amande (fig. 137, n°1-8). Ces types classiques du début du XIV^e siècle, s'accompagnent d'une marmite de plus petit

61. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, *Productions et importations de céramiques médiévales dans le Midi méditerranéen français*, dans *Monografies d'Arqueologia medieval i postmedieval* n°4. *Cerámica medieval i postmedieval, Circuits productius i seqüències culturals*. Universitat de Barcelona, 1998, p. 73-110 ; C. Richarté, *La consommation de vaisselle de la fin du XII^e à la fin du XIV^e s. dans le faubourg Sainte-Catherine. Essai de typochronologie*, dans *Marseille, du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine (I^e s. av. J.-C. - XVIII^e s.)*, dir. M. Bouiron, Paris, Document d'Archéologie Française 87, 2001, p. 136-167 ; ead., *Nouvelles données sur le vaisselier du couvent royal des Dominicaines à Aix-en-Provence au début du XI^e siècle* dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Cerámica Medieval*, Ciudad Real, 2009, I, p. 109-133.

62. H. Amouric, F. Richez, L. Vallauri, *Majorque, Gênes, Marseille : un marché recentré*, dans *Vingt-mille pots sous les mers*, p. 29-38.

63. M. Leenhardt, L. Vallauri, *Mutations et transferts : l'apparition des glaçures dans le Midi méditerranéen*, dans *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 479-486.

64. H. Amouric, *La marmite de l'évêque, la gloire de Saint-Quintin*, dans *Poteries d'Oc, céramiques languedociennes, VII^e-XVII^e siècle*, p. 58-59.

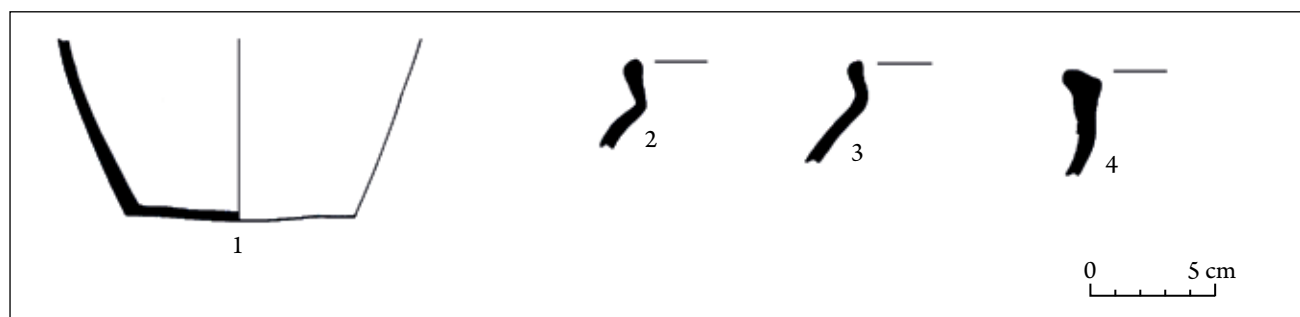


Fig. 135 – Place Formigé, mobilier des silos, pégaus et marmites en céramique commune grise (dessins J.-M. Michel).

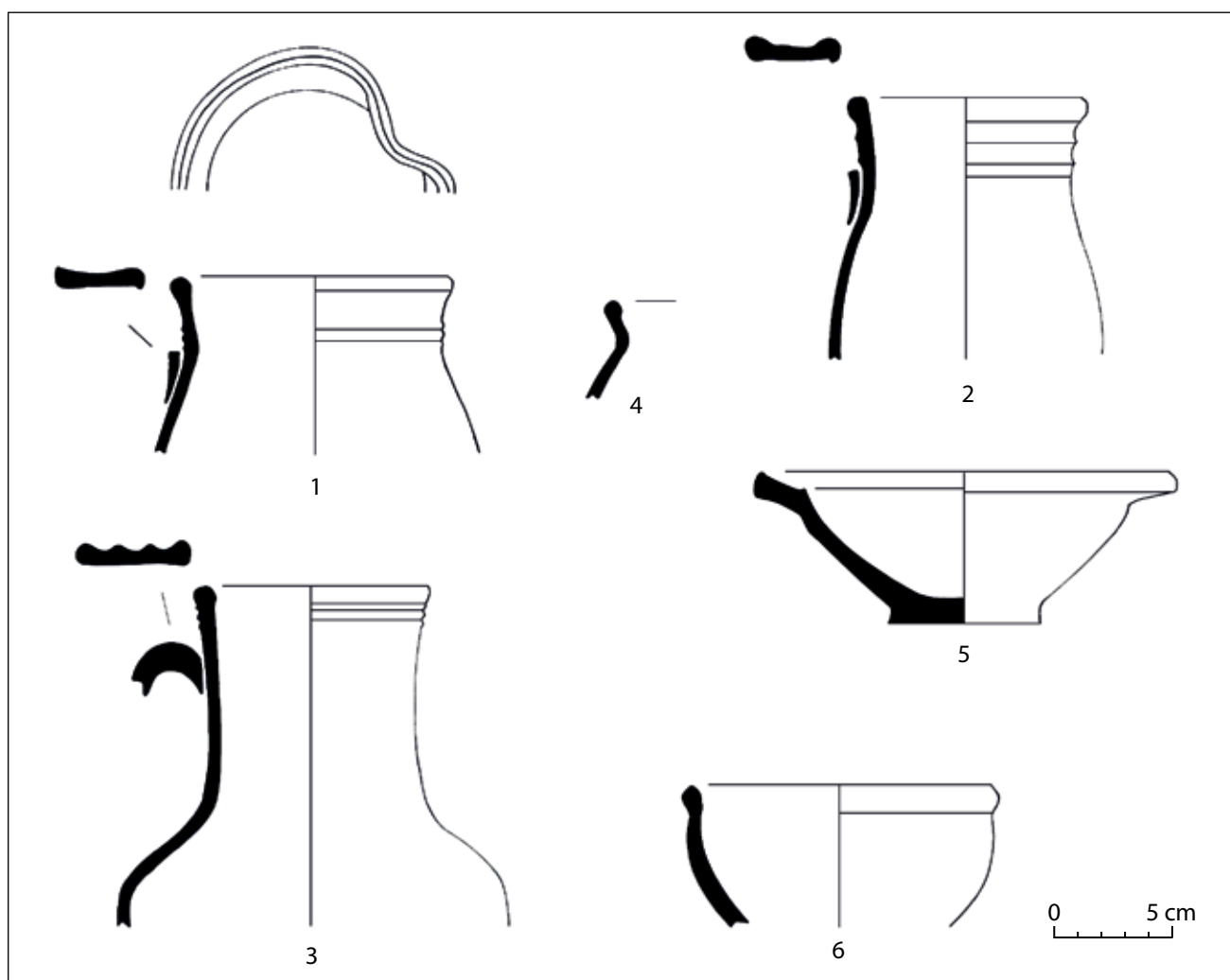


Fig. 136 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets, coupelle et bol en céramique glaçurée de production locale (dessins J.-M. Michel).

module et d'un couvercle (fig. 137, n°10)⁶⁵. Les pégaus globulaires et à une anse, pour faire réchauffer les liquides au coin de l'âtre, sont aussi bien représentés (fig. 138, n°1-6).

65. D. Carru, *Avignon au temps des papes : un marché privilégié pour l'Uzège*, *ibid.*, p. 61-63.

En dehors des pièces culinaires, on note un col et une panse de pichet (fig. 138, n°8-9).

De la basse vallée du Rhône arrivent en nombre équivalent des faïences en pâte calcaire, monochromes ou peintes en vert et brun, attribuées aux ateliers d'Avignon ou de

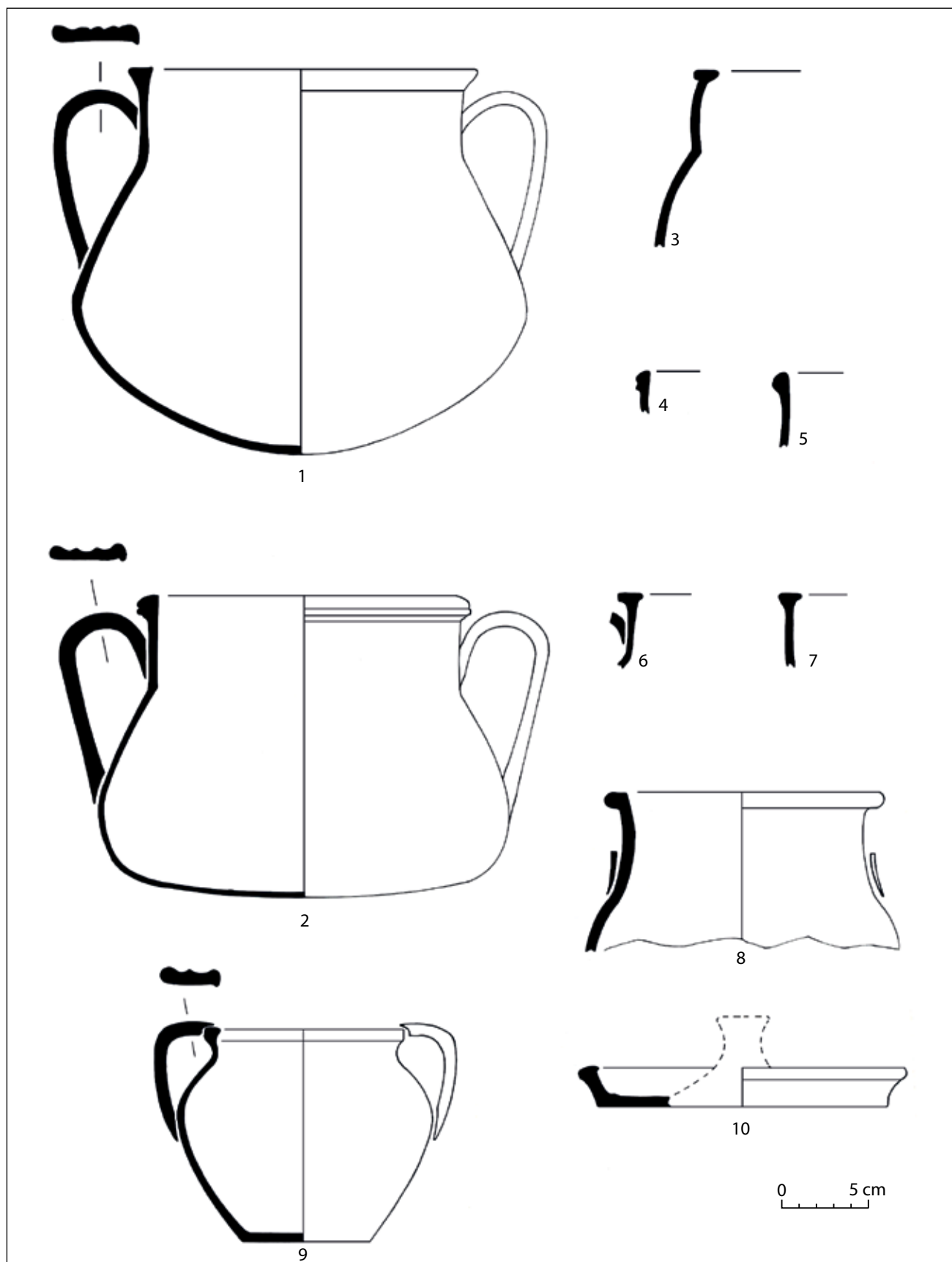


Fig. 137 – Place Formigé, mobilier des silos, marmites et couvercle glaçuré, Uzège (dessins J.-M. Michel).

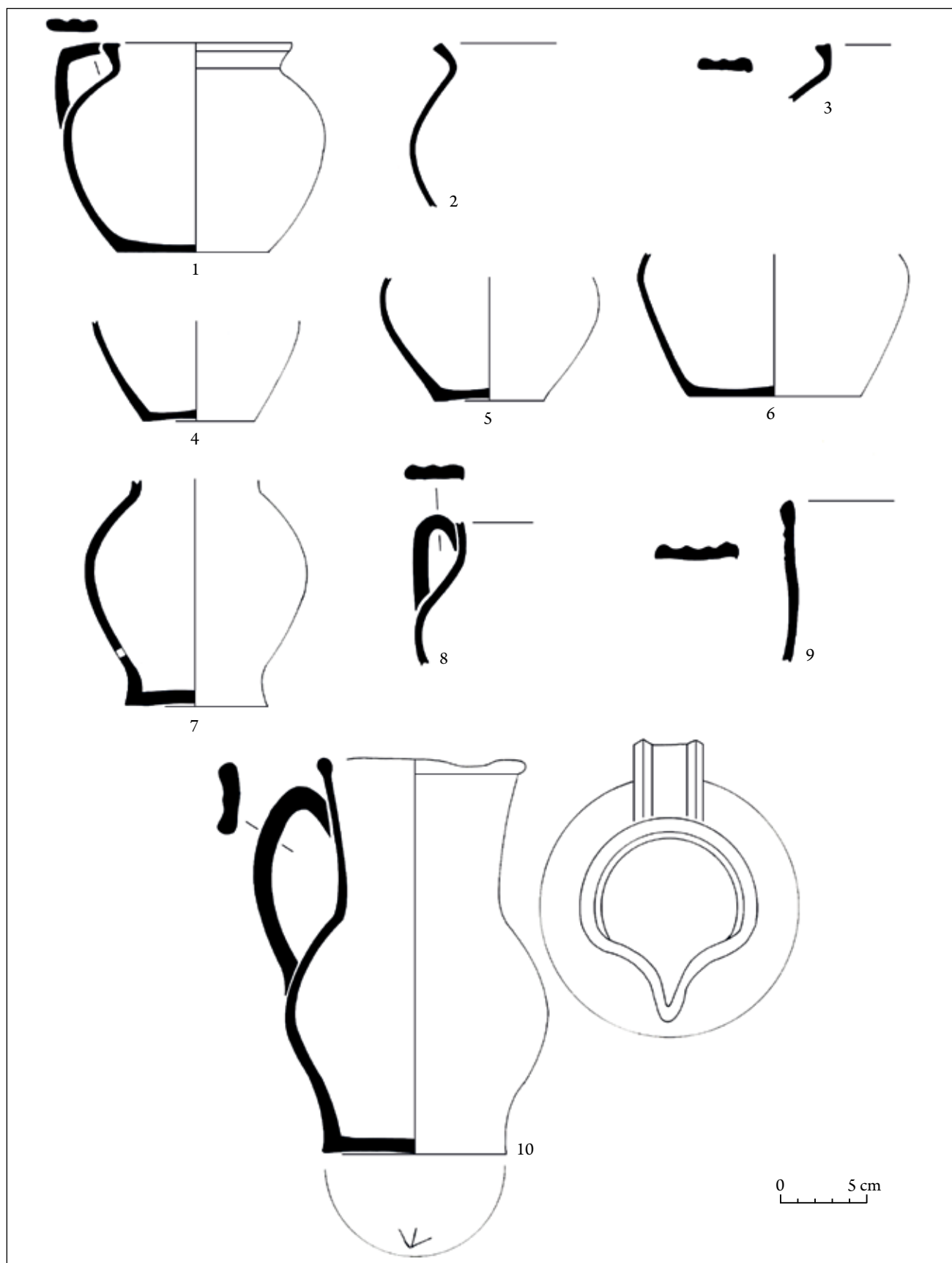


Fig. 138 – Place Formigé, mobilier des silos, pégaus et pichets glaçurés, Uzège (1-9) et Marseille (10) (dessins J.-M. Michel).



Fig. 139 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets émaillés et peints en vert et brun, Avignon et Beaucaire (dessins J.-M. Michel).

Beucaire, voire dans un cas peut-être à Marseille⁶⁶. En effet une cruche en pâte calcaire micacée et à grains rouge se distingue en outre par sa couverte monochrome verte posée seulement à l'extérieur. Elle renvoie aux dernières productions du début du XIV^e siècle, des ateliers du bourg des « olliers » à Marseille (fig. 138, n°10).⁶⁷ Les autres cruches à bec pincé et à la panse bien globulaire, portent un revêtement d'émail blanc à l'avant comme au revers peint en vert de cuivre et brun de manganèse. Les motifs font partie du traditionnel répertoire de ces séries, bien reconnues dans les dépotoirs, sur les carreaux de pavement, à Avignon ainsi que sur tous les sites provençaux. Les cols sont scandés de touches horizontales ou sinueuses tandis que les panses sont ornées de médaillons avec au centre des blasons de fantaisie, des rosettes ou des spirales (fig. 139, n°1-8). Les écoinçons qui les bordent sont remplis de spirales, traits, quadrillages ou points. Un autre schéma coexiste, organisé en bandes horizontales, avec des fuseaux juxtaposés (fig. 139, n°9), des damiers quadrillés ou croisés (fig. 140, n°1-3). Une cruche monochrome blanche se distingue par une anse à pucier (fig. 140, n°4). Outre ces vases à liquide, deux bols sont décorés selon la même alternance verte et brune (fig. 139, n°5-6). On note toutefois l'absence de coupes si abondantes par ailleurs. La présence d'un encier est plus remarquable avec un godet pour l'encre au centre (fig. 140, n°9). Ce petit récipient cylindrique et caréné dans la partie supérieure est percé de quatre orifices pour l'emplacement des plumes. Les trous sont cernés de rosettes dans des médaillons, tandis que la base est couverte de chevrons emboîtés. Cet objet rare et spécifique d'un milieu urbain et érudit, est néanmoins présent dans les collections avignonnaises⁶⁸ ou encore à Lamanon (Bouches-du-Rhône) dans la chapelle Saint-Denis de Calès⁶⁹. La présence d'un jeton retailé dans un tessou émaillé en vert et brun, poli et incisé, est plus anecdotique (fig. 140, n°8). La diffusion assez remarquable de cette production avignonnaise peut s'expliquer par les liens qui unissaient l'évêque à la ville pontificale. Elle est cependant largement concurrencée par les faïences catalanes, toscanes et les vaisselles ligures.

Les importations

Les faïences de la Catalogne sont représentées par une dizaine pièces qui cette fois ne regroupent que des formes ouvertes. Ce sont des coupelles avec ou sans marli (fig. 141, n°2-4), de petits bols (fig. 141, n°5-7) pour des portions individuelles ou pour présenter sur la table des sauces et épices. Les larges plats évasés étant réservés à la présentation des mets (fig. 142). Ces formes ouvertes, très complémentaires, sont décorées en vert et brun dense avec des motifs géométriques simples très contrastés, en chevrons, fuseaux, ou avec un fond monochrome blanc orné d'un petit motif central brun. D'autres sont totalement monochrome. Des compositions plus complexes offrent des bouquets foliacés, des rameaux, des entrelacs ou encore un quadrupède bondissant occupant toute la surface du plat cerné d'un bande verte et brune. Ces motifs géométriques, floraux ou zoomorphes sont récurrents dans les productions de Barcelone et particulièrement bien diffusés dans à Marseille, Aix-en-Provence ou dans le castrum de Rougiers dans des contextes des premières décennies du XIV^e siècle⁷⁰.

L'Italie s'impose avec plus de 60% des produits. La Ligurie fournit encore en petit nombre de pièces en pâte rouge orangée, incisées sur engobe blanc en kaolin et recouvertes de glaçure plombifère. Cette catégorie de sgraffito archaïque, dénommée Graffita Arcaica Tirrenica en raison de son origine⁷¹, perdure plus longuement en Provence orientale qu'à Marseille ou en Provence centrale. Elle est ici représentée par 13 vaisselles ouvertes : des coupelles à marli ou des bols ornés de quadrillages, hachures sur le bord, et de médaillons au centre (fig. 143, n° 2, 5-10, et fig. 144). Le revers de l'un a servi de support pour graver un long texte non déchiffré, calligraphié sur trois rangs au moins conservés (fig. 143, n°10). Deux autres coupelles, sans décor incisé, l'une dont le marli est ponctué de taches vertes et l'autre simplement couverte de glaçure verte (fig. 144, n°1, 3) appartiennent à une série moins luxueuse dite « ingobbiata chiara ». Les analyses pétrographiques attribuent l'ensemble de ces produits à la région de Savone⁷².

66. H. Amouric, G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, *De Marseille au Languedoc et au Comtat Venaissin : les chemins du vert et du brun*, dans *Le vert et le brun*, p. 184-233.

67. *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe*, dir. H. Marchesi, J. Thiriot, L. Vallauri avec la collaboration de M. Leenhardt, Document d'Archéologie Française 65, Paris, 1997, voir p. 249, 250, 317.

68. D. Carru, *La vaisselle consommée à Avignon à la fin du Moyen Âge : mutations, influences et sources d'approvisionnement*, dans *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 495, fig. 5 n°16.

69. R. Chessa, *La fouille de la chapelle Saint-Denis-de-Calès à Lamanon (Bouches-du-Rhône)*, Rapport de fouille, 1996.

70. *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe*, dir. H. Marchesi, J. Thiriot, L. Vallauri avec la collaboration de M. Leenhardt, Document d'Archéologie Française 65, Paris, 1997, p. 90-91 ; C. Richarté, *La consommation de vaisselle de la fin du XII^e siècle à la fin du XIV^e siècle dans le faubourg Sainte-Catherine. Essai de typologie*, dans *Marseille, du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine (Ve siècle av. J.-C. - XVIII^e siècle)*, Document d'Archéologie Française 87, Paris, 2001, p. 158 ; C. Richarté, *Nouvelles données sur le vaisselier du couvent royal des Dominicaines à Aix-en-Provence au début du XII^e siècle*, dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Cerámica Medieval*, Ciudad Real, 2009, I, p. 127-128 ; Démians d'Archimbaud, *Rougiers*, p. 379-386.

71. C. Valardo, « La Graffita arcaica tirrenica », dans *La céramique médiévale en Méditerranée*, p. 439-457.

72. C. Capelli *Caratterizzazione minero-petrografica della graffita arcaica*, dans *La céramique médiévale en Méditerranée*,

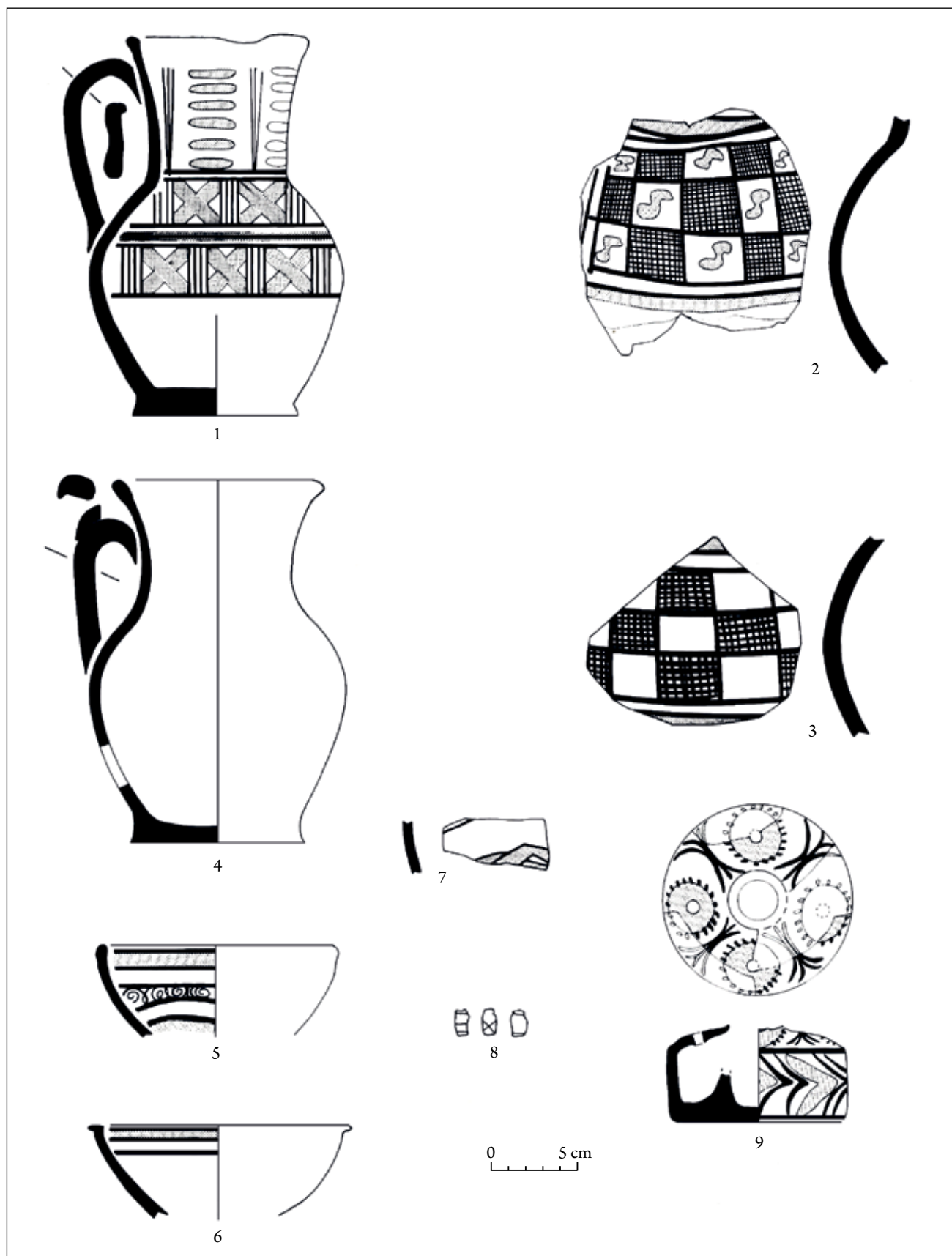


Fig. 140 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets, bols et encier émaillés en vert et brun, Avignon et Beaucaire (dessins J.-M. Michel).

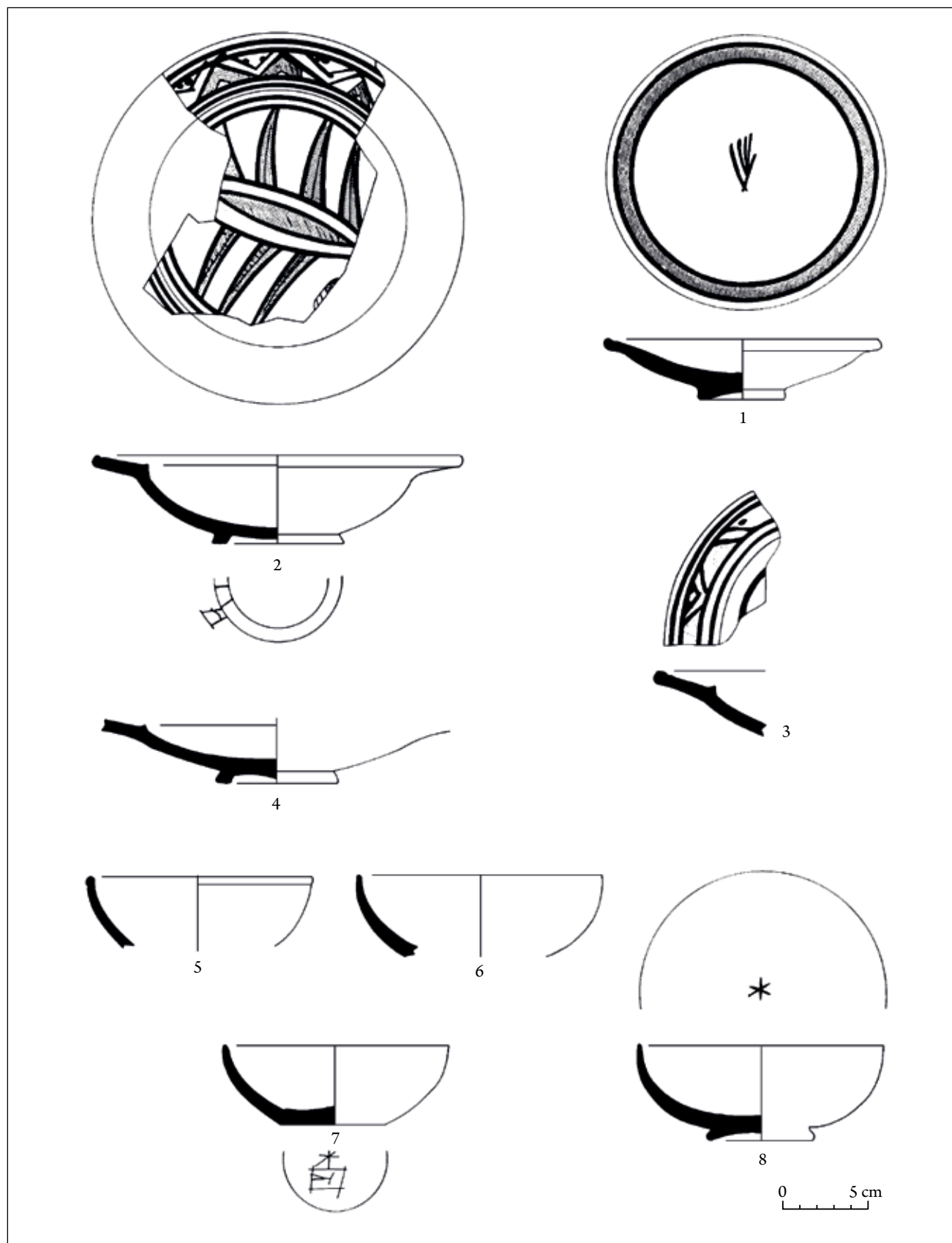


Fig. 141 – Place Formigé, mobilier des silos, coupelles à marli, bols émaillés en vert et brun ou monochromes, Barcelone (dessins J.-M. Michel).

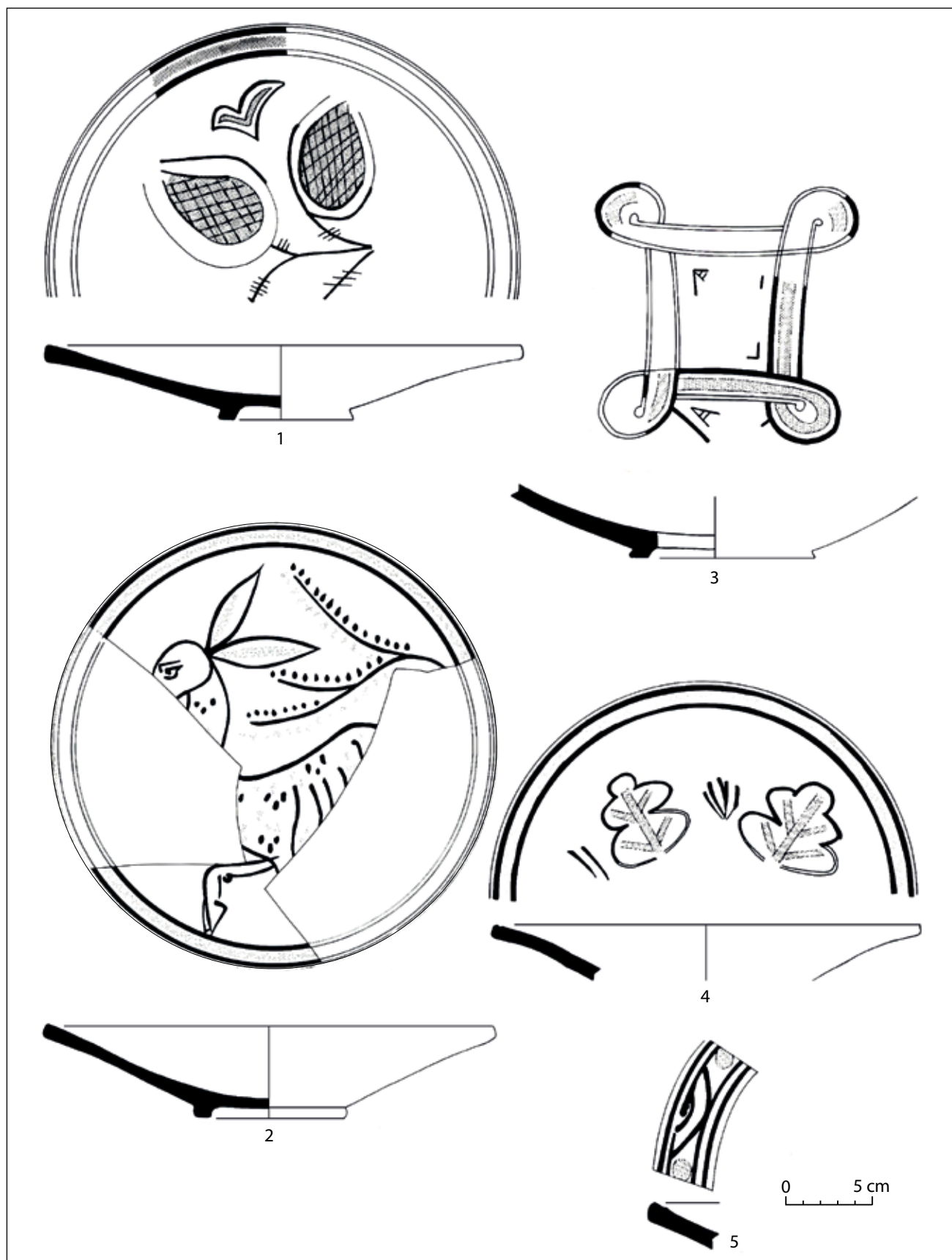


Fig. 142 – Place Formigé, mobilier des silos, coupes émaillées en vert et brun, Barcelone (dessins J.-M. Michel).

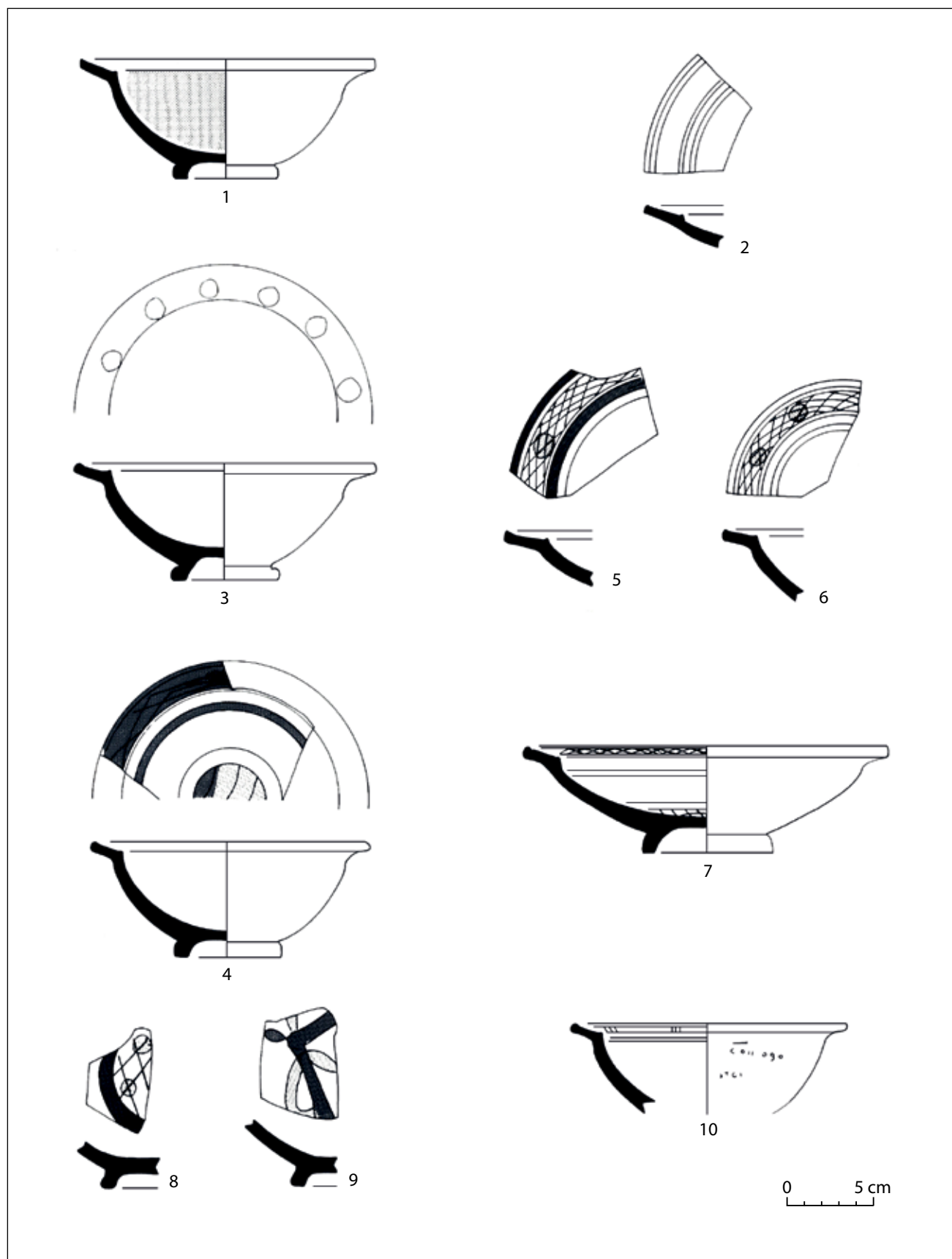


Fig. 143 – Place Formigé, mobilier des silos, coupelles à marli en sgraffito archaïque, Savone (dessins J.-M. Michel).

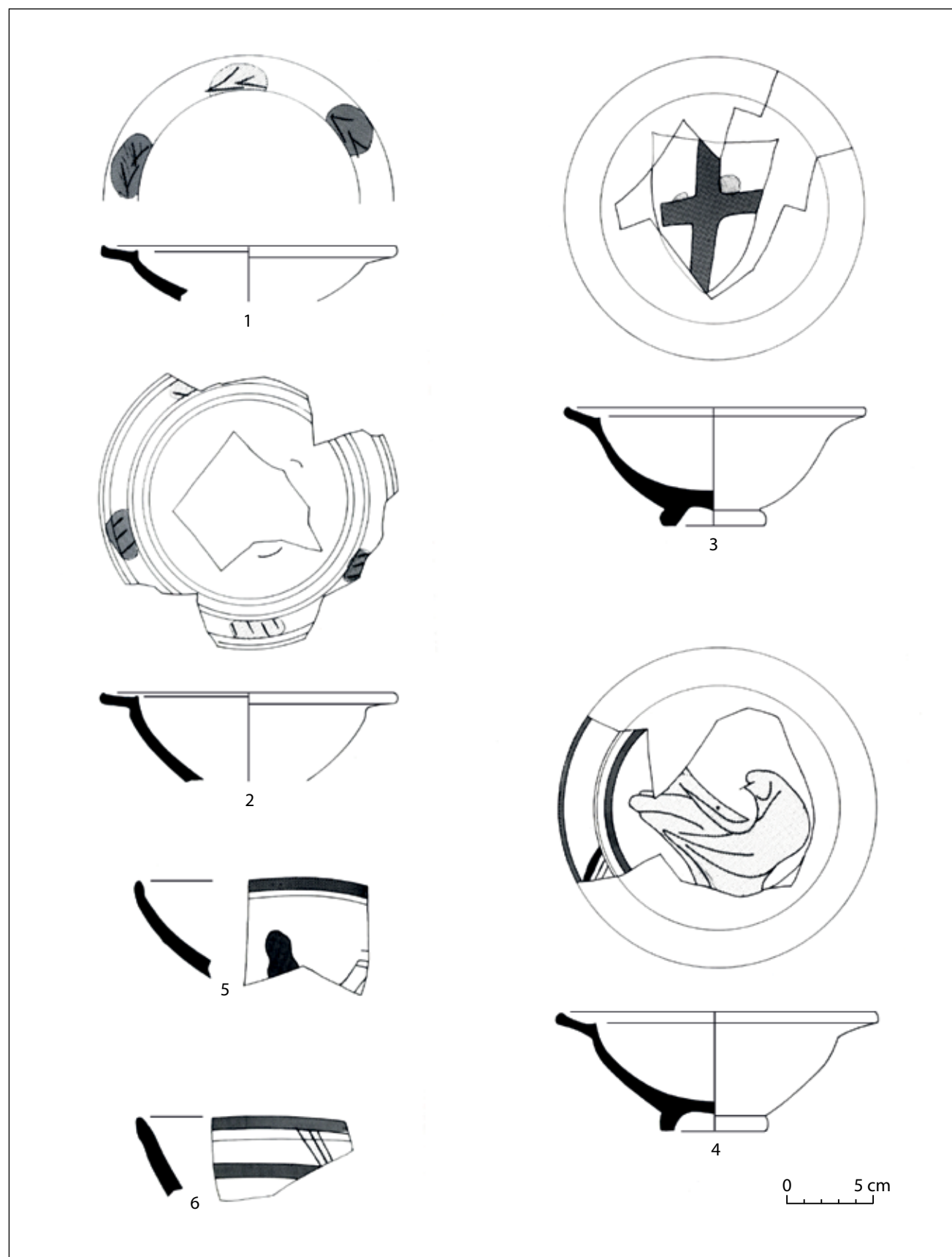


Fig. 144 – Place Formigé, mobilier des silos, coupelles à marli et bols en sgraffito archaïque, Savone (dessins J.-M. Michel).

Les faïences pisanes en pâte rouge, dure et fine, sont caractérisées par l'emploi d'un double revêtement, d'un côté l'émail peint en vert et brun et sur l'autre une glaçure plombifère transparente qui prend une coloration brune au contact de la pâte. La qualité des glaçures brillantes, la finesse des profils et des décors s'expriment sur les vases à liquide comme sur les coupelles et écuelles. Une cinquantaine de pichets offre un exceptionnel répertoire de formes et de décors dont les types sont bien reconnus dans les productions pisanes⁷³. Un de plus grand volume, trapu, à anse coudé et reposant sur une base évoque la forme d'une cruche- amphore, type Ca.6. (fig. 145, n°1). Celle-ci est connue dans les typologies toscanes en céramique commune sans revêtement⁷⁴ et trouve un répondant avec une cruche trouvée en Corse⁷⁵. Les autres pichets, plus élancés, avec une longue anse en boudin striée en vert et brun, ont pour la plupart d'entre eux, un pied dégagé à la base, parfois nettement resserré, type Ca.3. (fig. 146, n° 2, 4, 5 et fig. 147). Un dernier fond, plus large, associé à un corps cylindrique et un décor simplifié de bandes, renvoie au type le plus tardif du XIV^e siècle, type Ca.4. (fig. 148, n°1). Mais l'homogénéité de l'ensemble caractérise ce service pour l'eau et le vin, couvert de dessins organisés en réseaux serrés. La variété des motifs réticulés, quadrillés, en arceaux, foliacés et des compositions qui couvrent les $\frac{3}{4}$ de la panse est infinie (fig. 145, n°2 et fig. 149), renvoie à toutes les variantes déjà répertoriées à Pise⁷⁶. Les cruches à monogrammes, blasons, ou croix bouletée, plus rares, (fig. 145, n°3-5), font écho aux exemplaires retrouvés à Porquerolles et dans le puits contemporain de la place Jules Verne à Marseille⁷⁷. Quatre bols, à lèvre arrondie ou aplatie, type A. portent soit des décors traditionnels à la croix verte et brune soit un petit motif étoilé brun au centre et des stries sur le bord (fig. 150, n°5-10). Quatre

coupelles à marli, type B, sont recouvertes par un simple émail opaque blanc à l'intérieur (fig. 150, n°1-4).

Si cet inventaire reflète en grande partie l'image du vaisselier épiscopal dans le premier tiers du XIV^e siècle, quelques tessons du Proche-Orient et d'autres indéterminés, non quantifiés, révèlent l'ampleur du répertoire perdu. L'absence de productions du Maghreb, de Sicile et d'Italie du sud qui caractérisent les contextes du XIII^e siècle, confirment l'homogénéité chronologique du lot. De plus, des signes d'appropriation, exprimés sous forme de graffiti gravés au revers d'un certain nombre de vaisselles, sont bien révélateurs de la vie quotidienne d'une communauté religieuse, comme on a pu l'observer sur les récipients utilisés dans le couvent des nobles Dames de Nazareth à Aix-en-Provence, ou dans le monastère de Saint-Pierre de l'Almanarre à Hyères.

5 – LE DÉPOTOIR DU PALAIS ÉPISCOPAL : LES VERRES (D. Foy)

Dans le remplissage des silos, se trouvait, mêlé au mobilier céramique, un lot de verres composé de vaisselle et peut-être de lampes. Cet ensemble très homogène, daté des décennies centrales du XIV^e siècle, s'accorde avec la chronologie fournie par les monnaies et le riche mobilier céramique (fig. 151).

Cinq pièces ont pu être reconstituées⁷⁸. Soufflées à la volée ou dans un moule, elles offrent les profils habituels de la verrerie provençale du XIV^e siècle et émanent sans doute d'un atelier régional. Bien que les textes et les découvertes archéologiques ne révèlent aucune officine de verrier à Fréjus, on peut raisonnablement penser que cette activité artisanale était présente dans les forêts de l'arrière-pays comme c'était le cas à l'Époque Moderne.

Les gobelets cylindriques ou tronconiques qui se déclinent dans plusieurs formats étaient les verres à boire les plus communément utilisés sur les tables provençales du XIV^e siècle. Plusieurs exemplaires ont été collectés. Les plus simples n'ont aucun décor (n° 3) ; d'autres ont été soufflés dans des moules ouverts qui ont donné à chaque pièce son gabarit et son décor particulier. Les motifs géométriques : pastilles rondes, losangées ou en grain de riz, côtes verticales ou hélicoïdales, forment, sur le pourtour des fonds et sur les deux tiers des parois, une résille en faible relief (n° 4).

Avec les gobelets précédents, les coupes constituaient l'essentiel des productions des ateliers provençaux⁷⁹. Le

p. 451-452.1997.

73. Berti, *Pisa*.

74. G. Berti, S. Gelichi, *Le « anforette » pisane : note su un contenitore in ceramica tardo-medievale*, dans *Archeologia medievale*, XXII, 1995, p. 451-452.

75. H. Marchesi, *Découverte d'une grosse cruche à décor héraldique dite « amphorette pisane, chapelle Sant'Antonino, commune de Casaglione (Corse-du-Sud)*, dans *Archéologie du Midi Médiéval*, XVII, 1999, p. 213-214.

76. Berti *Pisa*, p. 189-195.

77. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, *Productions et importations de céramiques médiévales dans le Midi méditerranéen français*, dans *Monographies d'archéologie médiévale et postmédievale*, 4, Universitat de Barcelona, 1998, p. 94-98, fig. 47 n°1 ; H. Amouric, G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, *De Marseille au Languedoc, les chemins du vert et du brun*, dans *Le vert et le brun*, p. 202, 203 n°202-204 ; D. Ollivier, *Le fort Saint-Agathe (Porquerolles, Hyères, Var)*, dans *Des îles côte à côte, Bulletin archéologique de Provence*, Supplément I, Aix-en-Provence, 2003, p. 137-142.

78. Elles sont reproduites entièrement dans *À travers le verre du Moyen Âge et de la Renaissance*, catalogue d'exposition, Musée départemental des Antiquités, Rouen, 1989, p. 224, 225, 231, 232 et 241 et partiellement dans *L'église et son environnement*, p. 88.

79. Les fouilles des ateliers varois de Rougiers et de Cadrix (Saint-Maximin-la-Baume), mais aussi de la verrerie de la Seube (Claret) en Languedoc ont exhumé de nombreux exemplaires : D. Foy, *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Paris, 1988 ; N. Lambert, *La Seube, témoin de l'art du verre en*

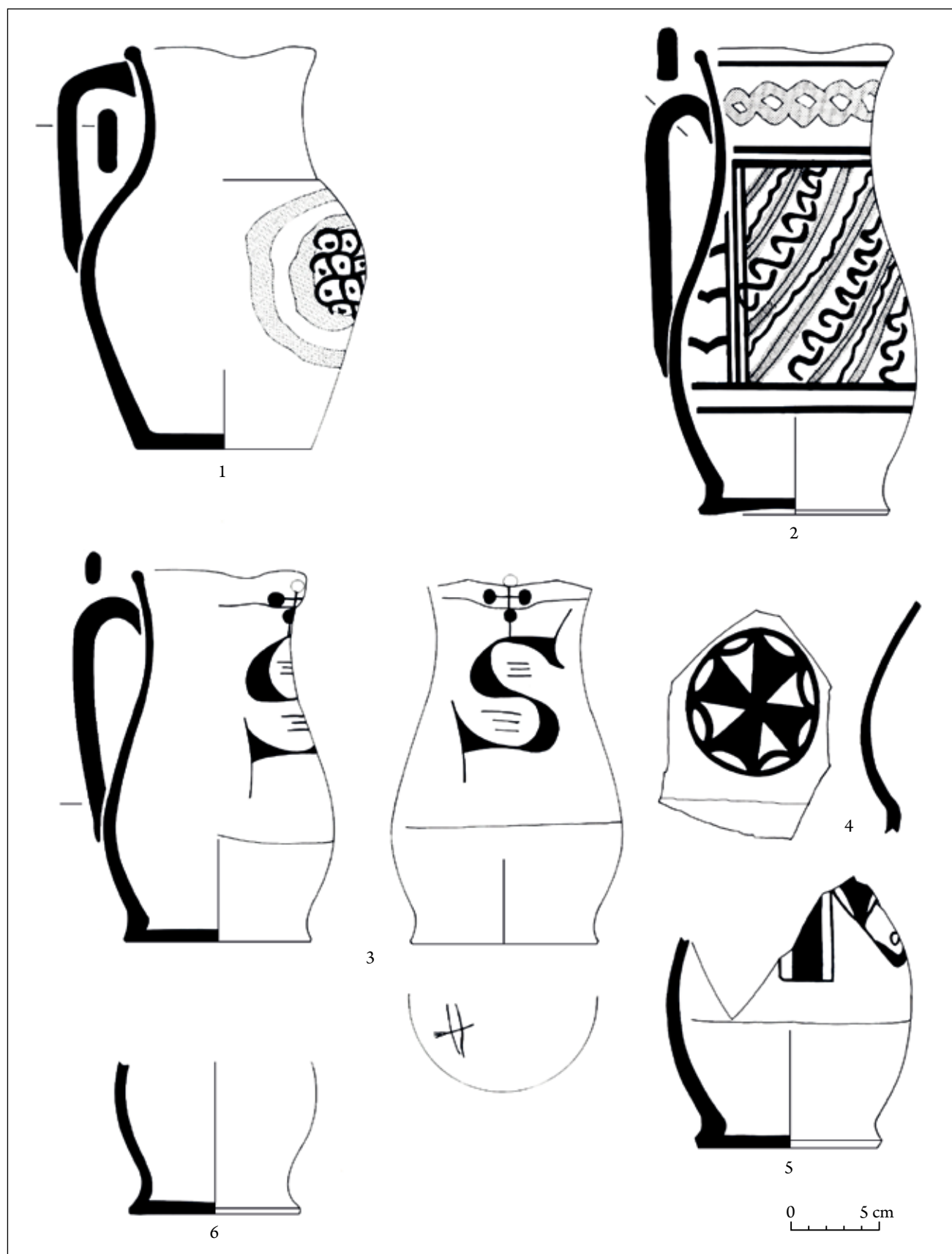


Fig. 145 – Place Formigé, mobilier des silos, cruche et pichets émaillés en vert et brun, Pise (dessins J.-M. Michel).

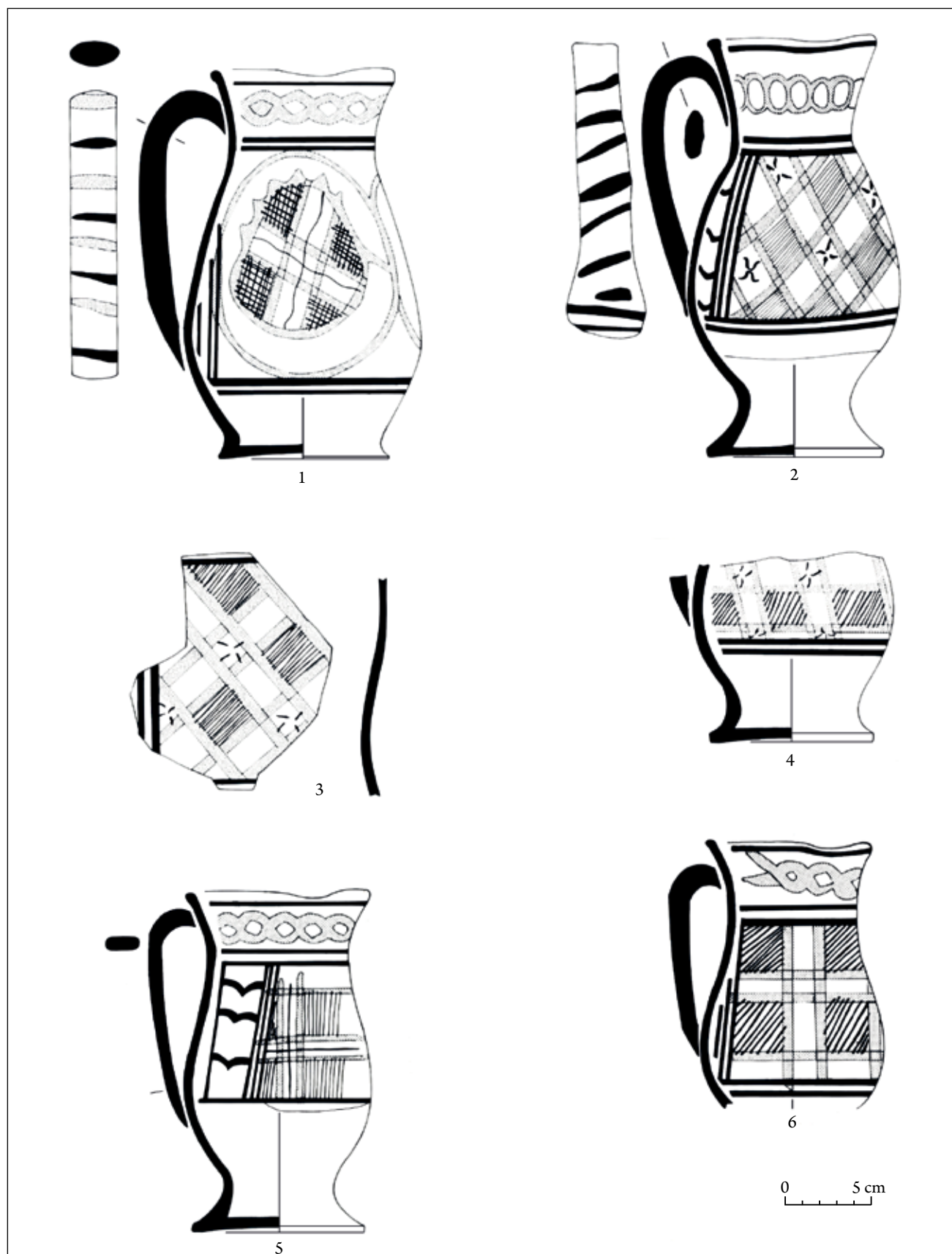


Fig. 146 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets émaillés en vert et brun, Pise (dessins J.-M. Michel).

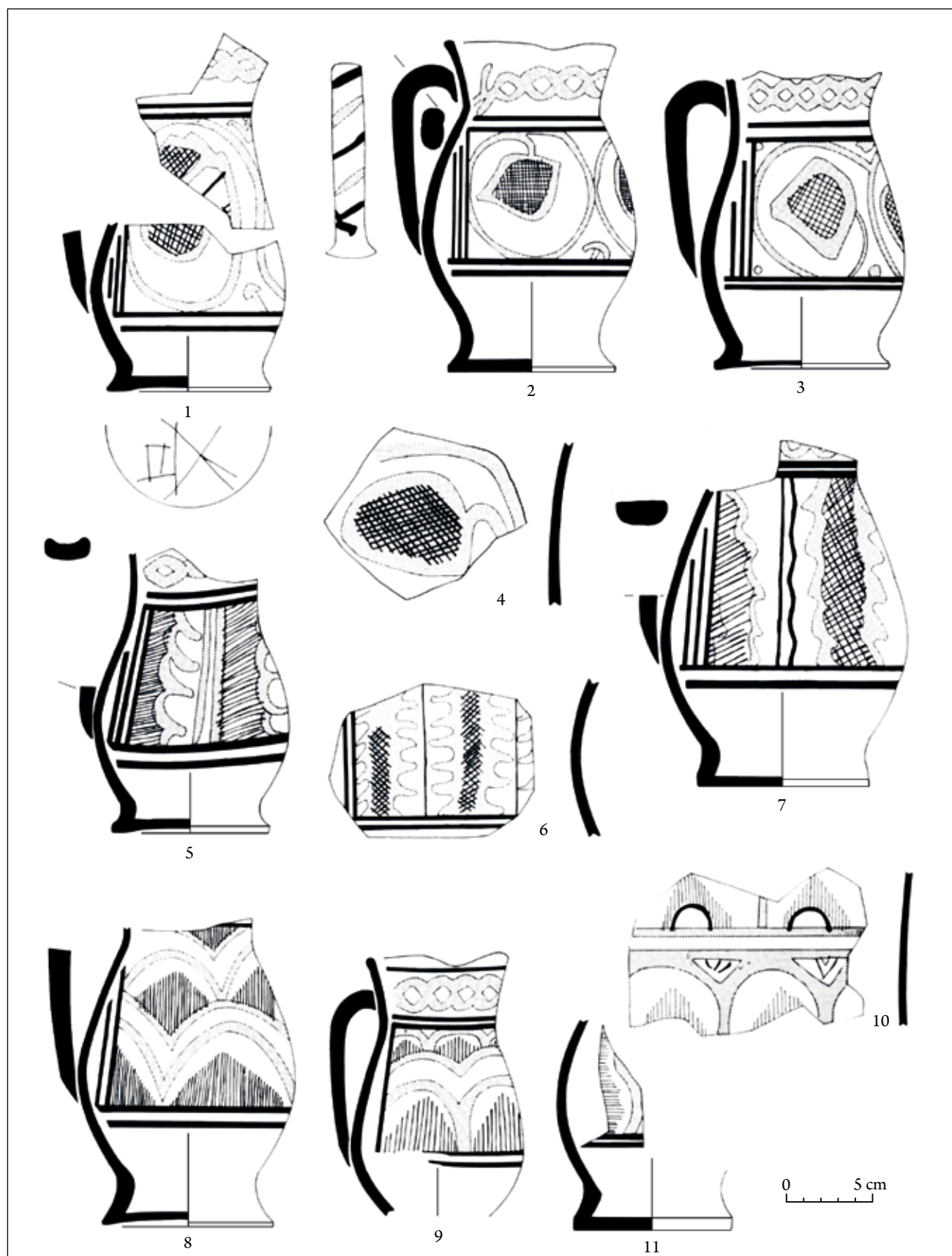


Fig. 147 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets émaillés en vert et brun, Pise (dessins J.-M. Michel).



Fig. 148 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets émaillés en vert et brun, Pise (dessins J.-M. Michel).



Fig. 149 – Place Formigé, mobilier des silos, pichets émaillés en vert et brun, Pise (dessins J.-M. Michel).

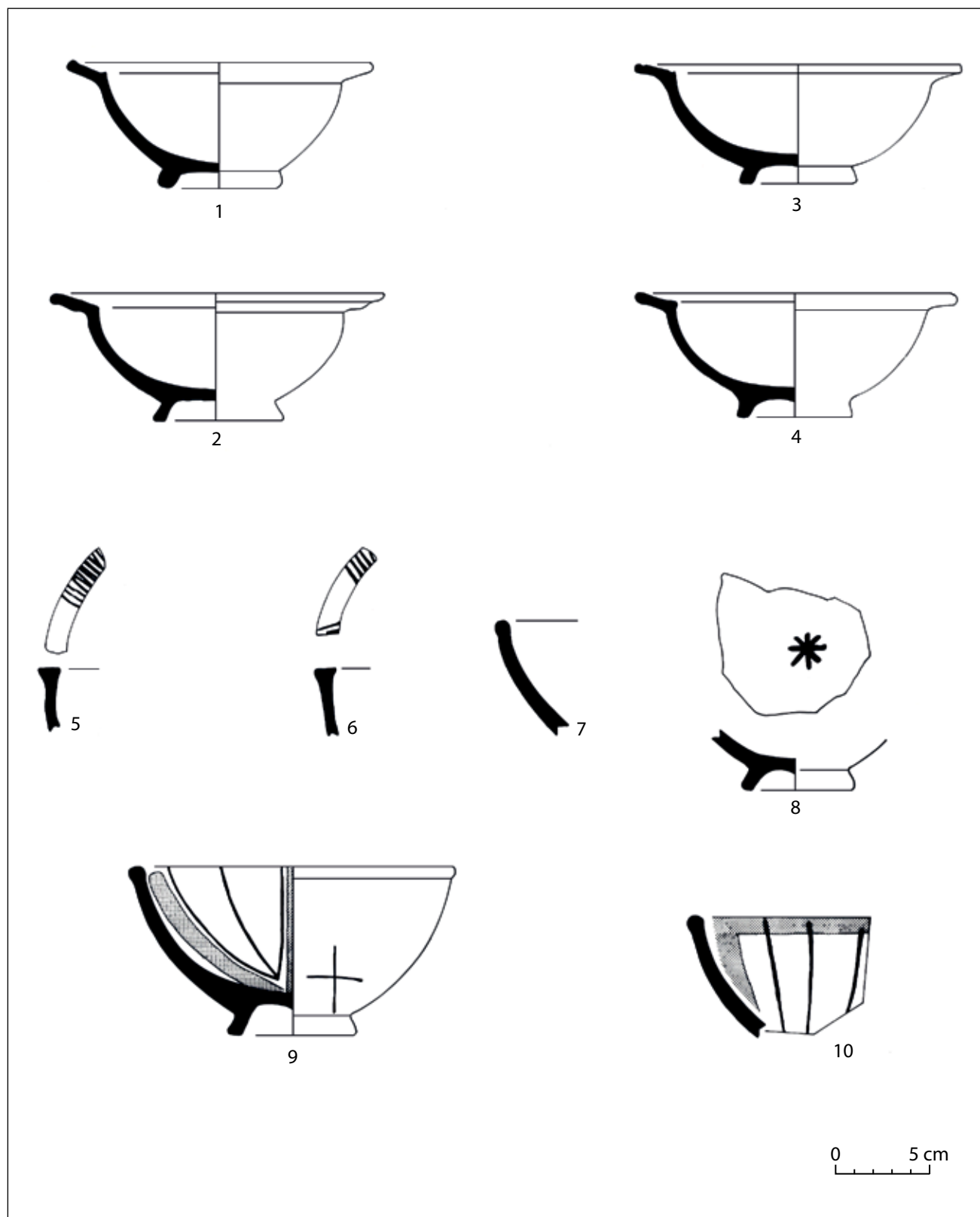


Fig. 150 – Place Formigé, mobilier des silos, coupelles émaillées monochromes (1-4) et bols émaillés en vert et brun, Pise (5-10) (dessins J.-M. Michel).



III – Crosseron du bâton épiscopal trouvé dans le sarcophage de Monseigneur de Boulhac, détail du crosseron, deuxième moitié du XIII^e siècle (cliché Reymondon).



IV – Partie supérieure du bâton épiscopal trouvé dans le sarcophage de Monseigneur de Boulhac, deuxième moitié du XIII^e siècle (cliché Reymondon).



V – Pichet émaillé, Avignon, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



VI – Encier émaillé, Avignon, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



VII – Coupes émaillées, Barcelone, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



VIII – Pichet émaillé, Marseille, et coupelle en sgraffito ligure, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



IX – Cruche et bol émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



X – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XI – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XII – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XIII – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XIV – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XV – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).



XVI – Pichet émaillé, Pise, fin du premier tiers du XIV^e siècle (cliché LAMM, CNRS).